On s'abonne à Montluçon, à l'Imprimerie Herbin, Avenue de la Gare. — On peut payer l'abonnement soit en mandat de poste, soit en versant sans frais, au bureau de la poste, le montant de l'abonnement. Les abonnements partent des 1er et 15 de chaque mois et sont exigibles d'avance. — Toute personne qui veut cesser son abonnement doit refuser le journal au facteur.

ABONNEMENTS

Un an 6 mois 3 mois 15 fr. 8 fr. 4 fr. Montluçon (la ville). Allier et limitrophes Le reste de la France

JOURNAL QUOTIDIEN DE MONTLUÇON &

Les communications relatives à l'administration et à la rédaction du Journal doivent être adressées à M. HERBIN, imprimeur.

ANNONCES

BULLETIN

Montluçon, le 14 juillet 1898. Nous ne sommes pas près d'être délivrés du cauchemar Dreyfus.

Nous voici rejetés en plein mélodrame. Les coups de théâtre les plus imprévus se succèdent devant le public ahuri.

La journée de mardi été féconde en incidents nouveaux, qui viennent encore accroître l'agitation, compliquer le pro-blème, et même épaissir le mystère dont on a réussi à envelopper toute cette affaire. C'est d'abord le conseil des ministres qui a, dans la matinée, résolu de poursuivre, pour indiscrétions préjudiciables à la sûreté de l'Etat, l'ex-colonel Picquart et Me Leblois; puis, c'est une visite judiciaire effectuée au domicile de M. Picquart, où, à défaut d'une arrestation du prévenu absent, l'on a fait main-basse sur ses papiers; c'est ensuite l'arrestation du commandant Esterhazy et de « son amie » Marguerite Pays ; c'est une lettre, grotesquement pompeuse, du séna-teur Trarieux, qui fait savoir au garde des sceaux Sarrien qu'il offre asile à M. Picquart et qu'il veut que l'arrestation ait lieu sous son toit ; c'est une réunion chez le même M. Trarieux, de la « Ligue des droits de l'homme », composée des « intel-lectuel » partisans de la revision du pro-cès Dreyfus; c'est enfin la démarche faite à onze heures du soir par M. Blanc, préfet de police, auprès du président de la République, pour lui rendre compte des « opérations de la journée ». C'est du moins le Figaro qui rapporte ce dernier trait, assez énigmatique, pour ne pas dire inconstitu-

Enfin, hier l'ex-colonel Picquart a été arrêté à son tour ; quant à son complice M° Leblois, il a été laissé en liberté.
L'audace des Dreyfusards ne connaît

plus de bornes. Le Siècle annonce qu'il ouvre une sous-cription pour faire afficher les lettres de Picquart et de M. Demange, en réponse à l'affichage du discours de M. Cavaignac.

Est-ce bien la peine d'ouvrir une sous-cription quand la caisse du syndicat est là pour faire les frais ? Mais on veut faire de l'agitation et se donner l'air de braver le gouvernement et de le défier.

Si le syndicat dreyfusard est si audacieux et si puissant, au point de défier les lois qui prévoient cependant la repression des complots contre la sûreté de l'Etat, c'est qu'il recrute la plupart de ses associes dans la franc-maconnerie. De là cette hésitation à frapper les cou-

pables, de là cette disproportion entre l'énergie des paroles et la molles se des actes. Quand des paroles il fav.t, era effet, passer aux actes, on se trouv, e non plus en présence d'un individu, mais d'une force qu'on n'ose entam'ır, d'une conspiration dont tous les fils se tiennent, et un fil coupe, il faudre it couper tous les autres. On recule devant l'entreprise. Si le complot dreyfusard était personnifié par quelques individus seulement, rien ne serait plus facile que de s'en rendre maître et d'étouffer les sourdes menées des perturbateurs.

Mais on a affaire, non plus à quelques personnalités, mais à une organisation savamment combinée, qui dispose d'hommes, d'argent, d'influences, de tout ce qui constitue une puissance à opposer à une autre puissance. Voilà pourquoi, depuis le réveil de cette triste affaire qui met le ma-Anise partout, on en est toujours réduit à annoncer des mesures sévères qui ne sont jamais mises à exécution. Quel aveu d'im-

puissance dans toute cette agitation stérile, dans ce bruit de paroles, dans cette mise en scène patriotique! Le moindre acte énergique ferait bien mieux notre affaire. Mais nous l'attendrons encore longtemps.

Nos modernes despotes s'entendent à merveille à molester les inoffensifs cléricaux, à user de rigueur envers eux à tort et à travers ; mais quand il s'agit de répondre à des provocations audacieuses, d'imposer silence à une tourbe de dangereux agitateurs, qui font métier de jeter l'insulte sur tout ce qui représente l'honneur et la force d'un pays, on perd de cette belle assurance, et on ferait bientêt croire que

l'on se trouve désarmé devant eux. Un pouvoir fort, dégagé de toute attache avec la franc-maçonnerie, aurait vite fait de mettre à la raison tous les perturbateurs de la paix publique; mais, quoi qu'il en dise, le gouvernement n'est pas libre d'agir comme il le voudrait : une force mystérieuse entrave ses mouvements. C'est sans doute là-dessus que comptent tous les défenseurs du traître.

La session parlementaire a été close hier soir. Députés et sénateurs ont regagné leurs domiciles respectifs, laissant le gouvernement libre d'agir à sa guise.

Au lendemain de la constitution du cabinet on déclarait que celui-ci avait pris la résolution de fixer au 7 août la date des élections pour le renouvellement des Conseils généraux. Il y avait à cette décision deux prétextes.

L'un se chuchottait à l'oreille. Il était nécessaire de modifier profondément la composition du personnel administratif. Il fallait donc que les nouveaux préfets et les nouveaux sous-préfets eussent le temps de s'installer de façon à pouvoir exercer

sur les électeurs une pression énergique.

Le prétexte officiel était que, grâce au choix de cette date, on pourrait protonger la session de la Chambre jusqu'au 24

Tout à coup modification de programme.

Les élections sont fixées au 31 juillet.

Prétexte officiel?... Il n'y en a pas. Prétexte réel, possibilité d'inviter les députés à se séparer avant le 14 juillet de façon à prate pas capaca par eux dans les régis n'être pas gênes par eux dans les choix qu'on veut faire pour le personnel et aussi de n'avoir pas à appréhender des inter-pellations désagréables, peut-ètre dange-

Le ministère estime qu'il a suffisam-ment pris contact avec la Chambre. En la renvoyant, il est sûr de vivre jusqu'à la session extraordinaire et d'ici là, il pourra faire bien des choses. Quant au pays, il faudra bien qu'il s'in-

cline puisque ses représentants ne pour-

Avec l'état de siège, disait Cavour, le premier imbécile venu peut gouverner. En l'absence des Chambres, c'est encore plus facile!

INFORMATIONS DIVERSES Affaire Dreyfus

Arrestation du Commandant Esterhazy. Le commandant Esterhazy a été arrêté mardi soir, à dix heures et demie, avec sa maîtresse,

Marguerite Pays.

Des sept heures, M. Hamart, sous-chef de la Sûreté, accompagné de quatre agents, arrivait au numére 49 de la rue de Douai, et procédait a une perquisition.

A huit heures et demie le commandant Esterhazy arriva à son tour et s'apprêtait à gravir l'escalier, lorsque les deux agents qui étaient en permanence dans la loge l'arrêtèrent au pied de l'escalier.

Le commandant eut un mouvement de courte révolte. Il demanda à haute voix ce qu'on lui désirait; puis, semblant preudre subitement son parti, il suivit les agents et gravit avec eux l'escalier qui conduit à l'appartement de

Mile Pays.

Depuis ce moment, il est impossible de savoir exactement ce qui s'est passé. A dix heures et demie, M. Hamart, porteur d'un sac de vovage paraissant bourré de papiers, quittait le numéro 49 de la rue de Douai, suivi des quatre agents de la Sûreté accompagnant le commandant Esterhazy et Mile Marguerite Pays.

Le commandant, pâle et soucieux, mordillait sa moustache; il monta en voiture sans dire un mot. Mile Pays, au contraire, gaie, paraissant

mot. Mlle Pays, au contraire, gaie, paraissant insouciante, s'occupait particulièrement de son chien qu'elle recommandant aux bons soins du

Le commandant Esterhazy ne sera pas inter-rogé aujourd'hui, mais vendredi seulement. Le motif de son arrestation est connu!

M. Esterhazy est inculpé de faux ; il aurait écrit lui-même ou fait écrire par Mme Pays certains documents.

Mme Pays est poursuivie comme complice. Quels sont ces documents?

M. Bertulus garde le silence sur ce point; on croit qu'il s'agit de lettres signées « Espéranza », mais nous ne pouvons donn r cette version que sous les plus grandes réserves.

Quoi qu'il en soit le commandant Esterhazy n'est poursuivi ni pour les lettres Boulancy ni pour fautes commises dans le service. Ce cas relèverait du reste de la justice mili-

Mª Leblois est depuis une heure dans le cabinet de M. Fabre, juge d'instruction, on ne sait encore s'îl sera arrêté.

Quant à M. Picquart, il vient d'être envoyé chercher par M. Labori, M. Fabre doit l'en-tendre tout à l'heure,

Picquart-Trarieux.

Nous avons dit qu'à la suite des perquisitions opérées chez l'ex-colonel Picquart en son absence et du bruit de sa prochaine arrestation, M. Trarieux, sénateur, avait écrit au garde des sceaux :

« On vient de faire des perquisitions chez le lieutenant-colonel Picquart, en dehers de sa présence et sans qu'il ait été requis d'y assister.

« Devant cet acte d'arbitraire qui rend surfout grave le caractère dérisoire de la poursuite annoncée contre le colonel Picquart, je profite de ce qu'il dinait ce soir chez moi pour lui offrir asile. »

Il est inuille de dire que la loi est la loi pour tous et que le domicile de M. Trarieux, pas plus que tout autre domicile en France, ne confère à qui l'occupe le droit d'asile.

M. Trarieux a écrit au préfet de police :

« Désolé de voir ce qui se passe. Tout est viole. « Desolé de voir ce qui se passe. Tout est violé. Les domiciles sont perquisitionnés. « J'ai rencontré Picquart et je lui donne l'hos-pitalité:

Wenez le chercher chez moi, si vous l'esez. « TRARIEUX, 4, rue Logelbach. » Il est à remarquer que Trarieux, le scribe de la corporation, se contredit, car d'après la pre-mière, il avait invité Picquart à diner chez lui, et d'après la seconde, il l'a rencontré par lidsard.

Nous supposons bien que le ministre et le préfet de police, loin d'être effrayés par les criailleries de ce fier à bras, vont lui donner satisfaction en le mettant à l'ombre avec son ami Picquart. Il pourra réfléchir alors sur l'inconvé-nient de s'affilier aux juiss.

L'arrestation de Picquart M. Picquart accompagné de Mes Labori et Hild est arrivé au Palais hier à quatre heures

A cinq heures et demie il a été entendu par M. Fabre.

Il en est ressorti quelques minutes après pour attendre que Me Labori qui l'assiste ait été mettre sa robe.

A 6 h. 35, après un interrogatoire de trente minutes, M. Picquart ressortait accompagné d'agents de la Sureté. Il a été conduit à la Santé. Me Leblois, qui n'a subi qu'un interrogatoire d'idendité, a été

Il a été prié de se tenir à la disposition du juge.

laissé en liberté

M. Scheurer-Hestner

Le sénateur dreyfusard vient d'écrire au Mémoriel des Vosges qui avait dit qu'il recon-naissait aujourd'hui avoir été dupé :

Je reste aujourd'hui ce que j'étais hier, le défenseur de l'innocence opprimée, car ma conviction n'a été affaiblie en rien par les adversaires de la cause que je défends, qu'ils soient on non des adversaires officiels.

ils s'affichent On lit dans le Siècle :

La Chambre a voté l'affichage du discours de M. Cavaignac. Nous devons lui répondre par un contre affi-

chage.

Aujourd'hui le Siècle ouvre une souscription pour faire afficher la lettre du lieutenant-colonel Picquart et la lettre de Me Demange au garde des sceaux avec la note d'Alfred Dreyfus.

Un bruit

Le bruit court que MM. Trarieux et Scheurer-Kestner seraient prochainement arrêtés.

Note officieuse

Nous lisons dans l'Ayence Havas:
Le commandant Esterhazy a été arrêté sous l'inculpation de faux et usage de faux, sur l'initiative propre du juge d'instruction.
Cette poursuite se rattache à l'envoi des télégrammes qui ont été adressés jadis au lieutenant-colonel Picquart.

La catastrophe de la « Bourgogne ». -La catastrophe de la « Bourgogne ».—
Halifax, 12 juillet. — Le capitaine Henderson, interviewé à propos des signaux de détresse qui ont été aperçus par le Grevian, lors de l'abordage de la Bourgogne, a dit qu'il était vrai que le madi, à 8 h. du soir, des signaux de détresse furent aperçus. Plusieurs fusées ont été lancées, des feux ont êté allumés. Le commandant du Gracieur récondit à ces signaux en allument des Grecian répondit à ces signaux en allumant des feux blancs, pour indiquer qu'il se portait au seçours, mais le feu du Grecian demeura sans eponse, et on n'apercut aucun nouveau signal de détresse.

Le Cromartyshire et le Grecian se trouvaient à moins de 10 milles à l'ouest de la scène de la a moins de 10 milles à l'ouest de la scene de la collision. Le Grecian, ne recevant aucune réponse à ses signaux, abandonna l'intention de porter secours et reprit sa route sur Halifax, remorquant le Gromartyshire.

On a dit que les feux aperçus provenzient de la côte américaine, de points où l'on célébrait la fête de l'indépendance, mais les capitaines des deux navires ne le troient paé

deux navires ne le croient pas.

La Monnaie frappera aujourd'hui les pre-miers exemplaires de la nouvelle pièce de deux francs à la Semeuse de Roty, dont une distribu-tion sera faite à quelques privilégiés à l'occasion de la Fête.

Cinq millions de ces nouvelles pièces de deux francs sortiront cette année des presses de la Monnaie, qui doit frapper, en outre, quinze millions de pièces de un franc et trefité millions de pièces de cinquante centimes du nouveau

La frappe totale de la monnaie divisionnaire d'argent de Roty au millésime de 1898 est, en effet, prévue pour une somme de quarante millions de francs.

Les troubles de Chine. - Hong-Kong, 12 juillet. - Les nouvelles de Canton annoncent que les rebelles sont maintenant maîtres de neuf villes. Ils ont battu les troupés impériales à l'ouest du Wu-Chau. Des affiches ont été placardées à Wu-Chau, disant que la guerre a été déclarée aux fonctionnaires, et enjoignant aux habitants de quitter la ville avant l'attaque des rebelles. Les autorités de Canton ont acheté 8,000 fusils et négocient actuellement l'achat de mitrailleuses.

ESPAGNE ET ETATS-UNIS

Pour du charbon. — New-York, 12 juillet. - Une dépêche de Saint-Thomas à l'« Evening-Journal » dit que le gouverneur des Antilles danoises a notifié au consul américain de Saint-Thomas, que le charbon qui se trouvait à Saint-Thomas étant considéré comme contrebande de guerre, son emploi par les Américains serait une violation de la neutralité et qu'en conséquence, les canonnières danoises en empêcheraient l'embarquement.

Le consul américain a répondu que les navi-

res des Etats-Unis enlèveraient le charbon de

vive force.

L'affaire a été soumise à Washington.

Cuba. — Playa del Este, 13 juillet. — Des torrents de pluie sont tombés. Les Cubains de Calixto Garcia se sont emparés de Doscaninos. Les Américains menacent le flanc des Espa-

gnols. Le général Torral a fait exécuter de nou-

veaux ouvrages de terre.

On confirme que les Espagnols ont peu souffert du bombardement d'hier à Santiago.

New-York, 13 juillet. — L'Herald dit que le général Miles a promis de prendre Santiago en trois jours. On craint que la fièvre jaune ne fasse son apparition parmi les troupes devant Santiago.

Santiago.

Les volontaires cubains ont renouvelé leur promesse de soutenir Blanco. La fièvre jaune. — Pleya del Este, 13 juil-

let. — La sièvre jaune a fait son apparition à Guanamero, à Guantanamo et dans d'autres

Une quarantaine est établie. Ce matin le général Torral a refusé de nouveau de livrer Santiago. Il continuera la résistance à outrance.

Le feu n'est pas rouvert.

La paix. — Madrid, 13 juillet. — Il est possible que des démarches aient été faites au sujet de la paix; mais, dans les cercles officieux, on

de la paix; mais, dans les cercles officieux, on assure que le gouvernement n'y a pas été mêlé et qu'il continue à examiner seulement la question de la paix ou de la guerre.

La Correspondencia fait remarquer l'énorme différence qui existe entre les concessions que ferait l'Espagne et les exigences des Américains.

Le journal ajoute que la paix est impossible, tant qu'une victoire des Epagnols n'aura pas modéré l'orqueil des Américains ou qu'un nouveau désastre n'aura pas forcé l'Espagne à faire de plus amples concessions.

de plus amples concessions.

Washington, 13 juillet. — On assure quel'évacuation complète de Cuba et de Porto-Rico
par l'Espagne serait le minimum irréductible,
sur lequel les États-Unis discuteraient la question de terminer la guerre.

CHAMBRE DES DÉPUTÉS

M. Baudry, d'Asson dépose une proposition de loi portant que toutes les protestations contre les élections devront etre formulées trois semaines après le ballottage.

Cette proposition est renvoyue à la commission du suffrage universel.

M. Pourquery de Boisserin dépose son rapport sur les propositions d'amnistie.

On dissute l'élection de M. Langlais à Pour live.

tivy.

M. Denys Cochin dit que le cas de M. Langlais élu contre le Comte de Lanjuinais, est analogue à celui que la Chambre a résolu en proclamant élu à Montlucon, M. Létang à la place de M. Vacher. Des bulletims ont été modifiés des la chambre des électeurs on voté indùment près coup, des électeurs out voté indument

M. Dumont soutient l'élection, que M. Paul

de Cassagnac combat.

M. Langlais, dit-il, a été élu à 2 voix de majorité; or 12 faux bulletins lui ont e té attribués. M. Drake déclare qu'il a donné sa l'émission de rapporteur parce que la commission refusé d'entendre les térroins de M. de Lanjuissa. Le dossier de l'élection est renvoyé au

M. Prache combat les conclusions du 5e bureau tendant à ouvrir une enquête sur l'élections

Gay à St-Etienne. Par 294 voix contre 230, l'enquête est repoussée et l'élection validés. La Chambre annule l'élection de Bastia, où

le colonel Astima avait été élu contre M. Sébastien Gavini, avec une ou deux voix douteuses. La session est close.

SENAT Séance du 13 juillet

Présidence de M. Loubet.

Le Sénat adopte le projet de loi sur les quatre contributions directes. L'ensemble est voté à l'unanimité de 237

Sont également adoptés le projet portant

LE DRAME DE ROSMEUR

Par M. Pierre MAEL

Puis, caché sous une porte cochère, il surveilla la sortie d'Eustache, se remit à le suivre et eut cette nouvelle chance de le voir mettre dans son portefeuille les trois billets de mille francs que lui avait donnés M. de Myriès.

Cette fois, Kerjan était renseir ple question au concierge du locataire que, d'all avait livré le nom Maintenant au leurs, il avait deviné.

Myn' au leurs, il n'y avait plus de doute. M. de

My date d'affaires » car on n'au-rait pu dire « d'amitié », avec les frères Garmin, hôteliers à Keravilio. Aussi, le soir de ce même jour, l'ancien gref-fier adressait-il à Lebreton une épître conçue en

ces termes : a Cher monsieur, « La Providence, carje ne crois pasau hasard, vient de me fournir l'occasion tout à fait inespérée de faire une découverte qui éclaire d'un jour tout nouveau nos communes recherches de ces

« J'aurai donc l'honneur de me présenter demain soir, à votre appartement, à moins que vous ne préfériez m'assigner un rendez-vous qui soit

vacances.

mieux à votre convenance. » Et, après avoir signé sa missive, Ker-jan écrivit sur l'enveloppe l'adresse du desti-

nataire: Monsieur Colman Lebreton, 15, rue de Rennes - Paris. Il n'eut point à se rendre chez celui-ci. Le lendemain, des neuf heures, au moment où il commençait à déjeuner selon son habitude au café au lait, le garçon de l'hôtel Bergère, où il

était descendu, vint l'informer qu'un monsieur désirait lui parler. Et, sur la réponse affirmative de l'ancien gref-er, il introduisit le visiteur qui n'était autre

que Lebreton. Gelui-ci accourait, stimulé par la missive que lui avait adressée Kerjan, pressé d'en connaître

En quelques mots précis, l'hôtelier le mit au courant de ses démarches, les prenant ab ovo, lui racontant comment il avait rencontré Eustache Garmin, l'avait suivi jusqu'à la gare de Lannion, puis l'occasion étant propice, jusqu'à Paris et même jusqu'à l'avenue Kléber, comment il l'avait vu sortir, empochant trois billets de mille francs, de la maison habitée par M. de Myriès.

Certes, la révélation était d'une gravité qui ne pouvait échapper à l'œil perspicace de Colman.

- Vous mettez à tout ceci, monsieur Kerjan, dit-il, un dévouement qui me touche pro-Sndément.

Si les pauvres morts que nous voulons venger étaient de ce monde, ils ne pourraient vous en être plus reconnaissants que je ne le Kerjan eut ce sourire d'ironique scepticisme

qui lui était propre.

— Bah! Vous ne me devez pas tant de reconnaissance que vous le croyez. Sans doute je suis heureux de vous être utile et agréable, mais rien ne prouve que je ne me venge pas moi-même de mes déboires du passé

en aidant à votre vengeance. Et, le sourcil froncé, les traits contractés. il - Groyez-vous donc que la prison injuste-

ment subie ne laisse pas une âpre meurtrissure au cœur d'un honnête homme? Et il ajouta, serrant les poings, avec un fauve ressentiment dans les yeux :

- Ah! oui, je vous le jure, c'est ma propre cause que je sers en servant la vôtre. Tous les crimes, toutes les mauvaises actions se paient dès ce Il faudra bien que ceux qui m'ont fait du mal l'expient. Tant pis pour eux si votre grief et le mien s'unissent. Ils ont eu la même origine

et la même cause. Ils doivent tendre à la même satisfaction. Lebreton le considérait avec une sorte d'admi-Il y avait, en effet, sur ce visage habituellement

mélancolique et rêveur, une expression d'énergie farouche, décelant une volonté puissante, capable de soulever des montagnes. Entre ces deux hommes il y avait communauté de nature, et Lebreton aimait à retrouver en autrui les qualités qu'il possédait lui-même.

il n'avait cessé de se tenir en correspondance Et les lettres qu'il avait reçues de l'ancien greffier lui avaient révélé un esprit aussi fin que cultivé.

Depuis deux mois qu'il n'avait pas vu Kerjan,

Elles avaient éveillé en Lebreton le désir de mieux connaître son acolyte, d'apprendre de sa propre bouche l'histoire d'une existence qu'il devinait aventureuse et en dehors de la banalité.

L'occasion s'offrait à lui d'interroger l'ancien greffier. Il ne la laissa pas échapper.

— Savez-vous, mon cher ami, dit-il, que le récit de votre vie doit être fort intéressant ? .— Il n'offre d'intérêt que pour ceux qui m'ai-ment, répondit assez amèrement l'hôtelier de

L'affectueuse insistance de Lebreton le décida pourtant, et il raconta l'histoire de sept derniè-

A la suite des événements violents qui brisèrent sa carrière de greffier, Yves Kerjan n'avait pas pu supporter la pensée de demeurer à Lannion sans occupation et sans vengeance. La condamnation qu'il avait subie n'avait rien deflétrissant. Elle témoignait seulement de sa trop grande viva-cité, en même temps qu'elle attestait la lâcheté de son adversaire.

Mais, aux yeux de la masse idiote qui juge sur les mots, une condamnation est une condam-

Kerjan possédait un certain avoir. Le remboursement du prix de sa charge le remit en possession d'une vingtaine de mille francs. Il avait l'esprit aventureux ; il voyagea.

Ce ne fut pas un voyage banal que le sien. Cet homme, frêle d'apparence, était pourvu de nerfs d'acier. L'Afrique l'attira et, pendant trois années, il en sonda les déserts et les mystères. Il parcourut le continent noir des sources du Congo au Cap de Bonne-Espérance. Sa carabine à la main, il fut un chasseur intrépide. Quand les munitions lui manquèrent, il combattit l'éléphant, le rhinocéros, le lion, à l'arme blanche, ou avec la sagaie et l'arc des Cafres, à la façon

des aggagirs abyssins. Pas un seul jour, il ne fut malade. La fièvre, qui tue trois blancs sur quatre, ne l'entama

La quatrième année, las de l'Afrique, il alla passer dix mois dans l'Inde, où il fut chasseur de tigres. Il effleura Singapour, Saïgon, le Ton-kin, la Chine. Puis il eut la nostalgie de l'in-connu et, le premier peut-être des Européens, vécut une année entière au milieu des Papous de la Nouvelle-Guinée. Enfin, après un tour mouvementé dans les paradis de la Micronésie et de la Polynésie, après un séjour de deux mois sur le cratère du Kilaüa, il revint en France.

Six années lui avaient suffi pour voir le monde, moins l'Amérique, qui « ne lui disait Mais ce breton, bon Français, aimait sa patrie, la petite plus encore que la grande. Il s'établit à Saint-Efflam, ouvrit un hôtel et,

Telle fut, en résumé, l'histoire qu'Yves Kerjan racenta à Colman Lebreton. La confidence appelait une réciprocité de confiance. Lebreton n'attendit pas qu'on la lui de-

tont de suite, eut une clientèle.

- Monsieur Kerjan, dit-il spontanément, j'ai voyagé beaucoup, quoique pas autant que vous. Mes aventures offrent peu d'intérêt. J'étais officier de marine et retenu par mes fonctions, je n'ai pu, comme vous, m'initier aux usages et aux mœurs des peuples et des races avec lesquels je me suis trouvé en contact au cours de mes pérégrinations. Toutefois, étant observateur, j'ai retenu, presque sans le vouloir, certaines pra-tiques, certains détails qui sont restés profondément gravés dans mon esprit.

- Et quels sont ces détails qui vous ont Un entre autres : l'habitude qu'ont les sauvages d'empoisonner leurs armes avec un raffinement tel que la moindre écorchure peut entraîner la mort sans laisser de trace et, surtout, en ne la faisant arriver, en quelque sorte, qu'au terme d'un délai habilement calculé. De telle sorte qu'ils éloignent le soupçon par tous

les moyens. —Cette remarque, — répondit Kerjan, prouve que vous avez fort bien vu. Je l'ai faite comme vous, cher monsieur, et le résultat de cette observation, si je l'eusse possédé plus tôt, m'aurait grandement servi au moment du crime qui nous

- Je crois vous comprendre, fit encore Lebreton. - Vous faites allusion à cette goutte de sang mystérieuse retrouvée sur le cadavre. - Oui, monsieur, - et non seulement à cette goutte de sang, mais surtout à l'étrange conservation du corps et à la souplesse qu'il garda jusqu'au moment de l'inhumation. Or, à ce mo-

ment, j'ignorais les causes de cette conservation. - Et... aujourd'hui ? - Aujourd'hui, il est trop tard pour vérifier

Je n'en demeure pas moins persuadé que la jeune fille a été frappée avec une arme trempée dans une teinture d'euphorbe. Lebreton tressaillit. Depuis le premier jour où Kerjan lui avait parlé, il avait retenu cette

indication de la goutte de sang. — J'avoue que, sur ce point, — dit-il,
— je ne puis que m'en rapporter à votre expérience. Comme vous le dites, il est malheureux qu'on ne puisse vérifier l'hypothèse. Il
s'est écoulé trop de temps depuis ce lamentable

Kerjan hocha la tête. Puis, posant sa main sur le bras de son confident : — Non, monsieur, il n'y aurait pas trop de temps, s'il nous était possible de procéder à l'examen du corps. Il y a, en effet, cent à perier

contre un que ce corps est, à l'heure actuelle, non pas décomposé, mais momifié. Par malheur, l'exhumation ne peut se faire sans une autorisation administrative, dont le premier inconvénient serait de mettre en garde ceux que nous voulons atteindre et convaincre de crime. Les deux hommes se regardèrent. Une même

pensée venait de traverser leur esprit. - Je crois vous deviner, - dit gravement Kerjan ; - vous vous dites que, peut-être, on pour-

rait accomplir cette exhumation?

— Oui, — fit Lebreton, souriant de cette perspicacité, — vous avez lu en moi. La chose ne pourrait-elle pas se faire secrètement ? Les yeux de Kerjan parurent flotter dans le vague. Il répondit sur un ton bizarre, presque

chantant. -Je crois que ce n'est pas possible. Il est plûtôt facile de gagner un fossoyeur. Ce qui l'est moins, c'est de le rendre muet.

Puis, comme s'il eût rejeté une préoccupation de peu d'importance, il ajouta : - Mais il n'y a là rien qui presse. Commençons par nous assurer que nos voies sont bonnes. Confondre le criminel n'est rien. L'essentiel est de le découvrir, d'abord. Et pour y ar-

river, il faut rassembler nos concordances et faire un faisceau de nos preuves. Soupconnez-Lebreton, mis au pied du mur, expliqua que ses soupçons englobaient à la fois M. de Myriès

et M. Ferreix.

— Pour ce dernier, dit l'hôtelier, je crois que vous faites fausse route. Avant toute présomption, je le mets hors de cause. Vous croyez cela? s'écria Colman avec un tel accent de joie que Kerjan, le regardant bien

en face, eut un sourire. - Ah! monsieur Lebreton, vous êtes amoureux! Mais laquelle aimez-vous, Aliette ou

- Dina, prononça gravement et noblement le jeune homme, livrant sans réserve le secret de son cœur. Kerian eut une belle flamme de fierté sur son

visage amaigri et brûlé. - Merci de ne pas m'avoir marchandé votre confiance. dit-il. Aimez-la sans crainte, elle est digne de vous.

IV. - Deux amours Toute la famille Ferreix était venue, selon son habitude, passer à Paris les trois mois du plus gros hiver, du 15 décembre au 15 mars. Au voisinage de l'équinoxe du printemps, elle reprenait le chemin de Morlaix d'où, la belle saison venue, elle regagnait la vallée du Pon-

(à suivre).